

*Système 2*

# APOSTILLE

# 1

à Retour vers la Base

# Essai sur les lendemains qui chantent

Angel Michaud

2011

Lad'AM  
Editions

7 avril 2011

# Apostille 1

à Retour vers la Base

Essai sur les lendemains qui chantent

Angel Michaud

2011

Exemplaire RN000

*Les racines des mots sont-elles carrées ?*

Eugène Ionesco, *La leçon*, 1950

## TABLE DES MATIERES

I	p 4
II	p 6
III	p 12
IV	p 14
V	p 15
VI	p 18
VII	p 19
VIII	p 22
IX	p 26
X	p 31
- Références contextuelles et bibliographiques	p 33

## I

Savoir se distinguer par des actions bénéfiques pour la communauté est une chose très louable.

Pour ma part, je suis impliqué dans d'autres systèmes, plus complexes, dont je ne sais s'ils ont une utilité quelconque pour la « communauté ».

Je me nomme Pierre de Mirecourt<sup>1a</sup>, je suis « nègre » de profession, je gagne ma vie correctement et plutôt silencieusement. Sans me cacher de ma profession, somme toute honorable, je n'en fais pas état. D'ailleurs, qu'y aurait-il à dire ? Je fais honnêtement mon travail, j'écris, j'écris, j'écris à la convenance de l'autre. Bien entendu, les personnes qui me contactent pour écrire leurs mémoires, leurs exploits, leur hagiographie pour tout dire, me font des confidences. Pour que j'écrive faux, il faut qu'ils me disent vrai. Je suis donc, outre « nègre », confesseur, psychologue et parfois même psychothérapeute. Je pense parfois que l'un d'entre eux aura l'idée de me faire taire définitivement. Je fais un travail honnête mais dangereux. Il n'est pas question, pour ma caisse de retraite, de prendre en compte la dangerosité de ma profession. C'est ma souffrance personnelle, je n'en fais pas état non plus, à l'exception du chapitre IX. Mais je peux me poser la question, combien de « nègres » ont été assassinés ces derniers temps ? Je ne sais. Et pour cause, cela ne ferait pas une ligne dans un quotidien, même régional.

Je suis un « nègre » en sursis ce qui justifie sans doute ces quelques lignes.

Je vis dans l'ombre et cela me convient à merveille. N'ayant jamais aucun succès personnel, je ne suis pas non plus confronté aux échecs cuisants. C'est assez simple comme processus : il faut mettre de côté son ego encombrant, oublier la reconnaissance et les honneurs, afin de s'immiscer sous les parois visqueuses d'âmes mensongères. C'est assez amusant je dois dire.

Contrairement à d'autres professions, je n'ai nul besoin de courtiser le client, inévitablement il vient échoir dans mes filets, il se noie dans ses confessions, éructe des vilénies, justifie encore et encore ses actes alors que je bois du petit lait à la paille en écoutant mes cheveux pousser. Avec le sourire.

Seul le hasard des rencontres me fait vivre des aventures extraordinaires qui, si elles étaient narrées de fond en comble, iraient heurter la réalité jusqu'à y ouvrir des brèches.

Je ne sais si vous l'avez compris au regard de vos propres expériences mais la vie fait – dans son extraordinaire organisation soumise au dictat du hasard – que nous sommes tous confrontés, un jour ou l'autre à cet incroyable axiome : la réalité est bien plus folle que la fiction.

---

<sup>1</sup> Cf. Angel Michaud, [Retour vers la Base](#), 2011, Lad'AM Editions

Si la réalité est parfois affligeante, la fiction semble amuser, divertir et offrir au spectateur un champ expérimental d'idées. Mais cela n'est qu'apparence. Si nous fuyons volontiers la réalité pour trouver refuge dans la fiction c'est parce qu'elle est infiniment plus « attendue », paramétrée, sans surprises finalement. Le réel est inquiétant avec tous ces hasards qui s'entrecroisent, s'empilent et fornicent pour se reproduire...

L'intelligence humaine est plus faible que le hasard. J'en ai pour preuve que nous ne pouvons calculer le hasard qu'en termes de probabilité. Le hasard, lui, ne se calcule qu'en entité unique, le concept organisationnel n'existe pas pour lui, il est même une ineptie née d'un cerveau handicapé qui ne peut être qu'humain. Le problème du cerveau humain, c'est sa taille. 1500 cm<sup>3</sup>, c'est beaucoup au regard d'autres animaux, mais c'est bien trop faible pour « calculer » le hasard. Qui avait prévu le soulèvement du peuple tunisien, libyen, égyptien ? Personne. Qui avait prévu Tchernobyl ou Fukushima ? Personne.

Le problème des humains (je ne m'exclue pas du groupe homo sapiens) c'est de concevoir le mot hasard en terme de probabilité. Cette erreur est fatale.

Si j'en avais le pouvoir, je demanderais aux mathématiciens de modifier profondément leurs données : ne plus calculer le hasard comme une probabilité mais comme un paradigme. Le hasard, c'est la norme.

Pourtant, le langage populaire est porteur du contraire « il n'y a pas de hasard » entend-on parfois. Le fortuit serait-il mis à mal par quelque expression colportée ici et là et qui prend racine dans un sentiment religieux qui tend à calibrer le matériel en s'appuyant sur l'immatériel. Mais qui l'a lu le Livre dans lequel tout est écrit par avance ? Personne. Parce qu'il n'existe pas. Alors la rumeur populaire s'alimente d'écrits incompréhensibles comme ceux de Nostradamus à qui n'importe quel quidam peut faire dire ce qu'il veut s'il se montre un tant soit peu astucieux et convaincant... a posteriori... Le ou les Livres – avec un l majuscule – ne prédisent que l'avenir du passé. Nostradamus l'avait bien dit !

De fait, on peut anticiper mais on ne peut prévoir. Revenons à *l'avenir du passé*. Voici une idée liée à ma profession, en effet, j'ai à rédiger assez souvent des autobiographies. Voici le mode opératoire, je reçois un coup de téléphone

## II

- bonjour, Norman Kruef à l'appareil. Vous me connaissez ?
- pas du tout
- mais si, je suis sûr que vous me connaissez, je suis footballeur
- ah
- j'ai joué au PSG et à l'OM
- ah. Que signifient PSG et OM ?
- c'est pas vrai ça, je suis tombé sur un malade ou quoi ?
- je me porte à merveille. Enfin, autant que faire se peut
- pourtant c'est Zinedine Zidane qui m'a donné votre numéro de téléphone, il m'a dit que vous étiez un excellent « nègre »
- merci. Zidane, le footballeur ?
- c'est ça... PSG c'est pour Paris Saint-Germain et OM pour Olympique de Marseille. Vous ne regardez jamais le foot à la télé ?
- non
- ???
- mais si vous y tenez, et je suppose que c'est pour cela que vous me téléphonez, je peux vous aider à rédiger votre biographie, c'est mon métier
- je peux passer vous voir quand ?
- demain à 8h
- 8h ? disons 14h...
- entendu, à demain

Norman Kruef est arrivé à 16h tapantes.

- vous êtes Pierre de Mirecourt, le « nègre » ?
- soi-même
- alors voilà. Je ne suis pas allé très longtemps à l'école mais je sais parfaitement lire et écrire. Si j'avais le temps, j'écrirais moi-même mon autobiographie. Mais vous savez ce que c'est, les affaires...
- non
- eh bien depuis que j'ai arrêté le foot, je me suis lancé dans les affaires, j'ai acheté quelques restaurants, une boîte de nuit et j'ai placé de l'argent ici et là...

- ça rapporte le foot...
- pour ceux qui ont du talent oui
- vous n'oubliez pas de signaler votre modestie dans votre autobiographie...
- ah ! vous me plaisez vous ! c'est vrai que je suis modeste, pas comme certains qui n'ont pas ma carrière mais qui la ramènent à tout bout de champ dans les médias...ils se disent « consultants », j't'en foutrais moi des « consultants » !
- mais dites-moi Norman, généralement ce sont les éditeurs qui me contactent pour les biographies de sportifs...
- ben oui, je sais. Mais là, c'est mon agent qui me pousse à l'écrire et Zinedine qui m'a donné votre numéro de téléphone...
- bon...alors, commençons par le début. Vous imaginez bien que je ne connais rien de votre vie privée, de votre enfance et pas plus sur votre carrière. Nous allons devoir passer de longues heures ensemble... vous devrez tout me raconter et nous sélectionnerons ce que nous pourrions écrire
- oui Pierre, je comprends, pas de problème
- je croyais que vous n'aviez pas beaucoup de temps disponible pour ça...
- oh, je vais m'arranger... Mon nom sera écrit en gros sur la couverture ?
- en très gros
- et le vôtre ?
- le mien paraîtra en tout petit sous la forme de « Norman Krief se confie à Pierre de Mirecourt ». Mais le mieux encore, c'est qu'il ne figure pas du tout
- mais les gens croiront que je l'ai écrit moi-même
- vous auriez pu

Norman Krief, 1m90 de muscles, une coiffure comme dans les magazines *people*, hérissés, rouges et raidis par la gomina. Un pantalon bien trop large tombant bas, bien trop bas, laissant apparaître un caleçon aux couleurs zébrées et chatoyantes. Un tee-shirt vert pomme avec, écrit en jaune « NELSON MANDELA ». Un vrai spectacle et beaucoup de travail le matin pour tout mettre en place. L'ensemble ayant l'air d'être arrivé là par hasard, tombé comme c'est venu, décontracté. C'est un peu comme les philosophes, la recherche de la sobriété peut entraîner une somme remarquable de travail : le noir associé au brun et dissocié du rouge de la rosette reçue du ministre de la Culture lui-même. Le style est différent mais le genre est le même. Le plus troublant, c'est qu'entre ces deux espèces, la pulsion narrative est absolument identique.

Norman et moi avons passé une semaine ensemble. Un matin où il avait réussi à se réveiller, il voulut m'offrir un café dans un bar du coin, pour me montrer sa popularité. Effectivement, la différence est sensible par rapport aux philosophes. Les gens se bouscuaient pour lui demander un autographe mais surtout pour se faire photographier à ses côtés. Et comme on avait besoin d'un photographe, j'ai fait le photographe toute la matinée

- regarde Pierre – je peux te tutoyer ? – comme ils sont heureux de me voir... C'est un vrai plaisir que de rendre les gens heureux
- je vois

retour à la maison, au travail

- Norman, nous avons un problème. Depuis près d'une semaine tu me racontes ta vie de long en large, de bonheurs en joies éclairées. Une enfance dans un petit pavillon de la banlieue parisienne, une famille très unie, tes parents s'occupent parfaitement de toi et de ta sœur, une scolarité négligée voire aléatoire mais tout de même tout se passe comme dans un rêve : à douze ans tu es repéré par un entraîneur, on te dirige vers un club important, le « PSG » tu y suis une scolarité plus aléatoire encore mais en foot, pas de problème, tu excelles. Tu es sélectionné une quarantaine de fois en équipe de France, etc. etc. Si, je te prie de m'excuser, j'oubliais ce drame : ton père est décédé dans un accident alors que tu avais quinze ans à peine, tu veux que je te dise ?
- oui, vas-y, mais tu résumes bien
- c'est le mot, Norman, je « résume », parce que ta vie – jusqu'à ce jour – ne vaut pas plus qu'un « résumé »
- comment ça ?
- eh oui, ta vie est lisse, sans aspérité, sans émotion autre qu'une somnolente béatitude dans laquelle les lecteurs vont s'ennuyer à mourir... D'ailleurs ! je me pose moi-même la question, avec une vie aussi chiant, que veux-tu faire ? Servir de modèle aux enfants ?
- mais bien sûr que oui je veux servir de modèle aux enfants... regarde ! pas un seul article négatif à mon encontre, que des compliments, modérés certes, mais je n'ai jamais été mêlé à aucune affaire quelle qu'elle soit ! Pas de drogue ni dopage, pas de fréquentation douteuse, ni avec la pègre ni avec des prostituées ! qu'est-ce que tu veux de plus ?



En effet, qu'est-ce que je voulais de plus ? J'aurais voulu m'engouffrer dans une faille, une brèche, une dissonance... Une toute petite malversation aurait donné à cette histoire un piment ou un poivre susceptible de relever le goût de ce parcours en ligne droite sans le moindre virage ou épingle à cheveux, pas les moindres travaux sur la route, pas de bouchon ni d'interdit de stationner. Je m'en voulais d'avoir livré à Norman le fond de ma pensée, je n'avais pas la moindre envie de blesser ce garçon, mais tout de même une vie sans anicroche c'est un poème sans acrostiche, une mélodie sans son, une toile de maître sans maître.

- Norman, une vie comme la tienne, cela n'existe pas. Même pas la moindre petite dispute avec ta sœur, c'est louche
- mais dis-donc, tu es écrivain ou psychanalyste ?
- ni l'un ni l'autre, je ne suis qu'un littéraire, c'est-à-dire pas grand-chose, une boniche un peu douée dans le repassage
- écoute, tu m'emmerdes ! tu veux l'écrire ou pas, ma bio ?
- en l'état, non. Sauf si tu me dis la vérité...
- mais quelle vérité ? Merde ! Merde ! Merde !
- du calme, Norman, inutile de te mettre dans cet état, nous pourrions...

Coupé dans ma phrase par la vue saisissante d'une grosse larme coulant sur la joue du colosse

- Norman, ça va ? Je ne voulais pas te blesser...
- ça va... mais c'est ta faute, tu me troubles avec tes histoires
- et toi tu me troubles avec ta non-histoire...

Un long moment de silence. Au loin, la ville entière semblait suspendue aux lèvres de Norman. Il s'était assis sur le canapé, les épaules tombantes. Il chercha une profonde respiration, comme avant l'entrée sur la pelouse du stade

- écoute Sigmund, il nous reste deux solutions. Soit tu te démerdes avec ma vie telle que je te l'ai racontée, soit je te dis toute la vérité mais tu n'écris pas ma bio. A toi de choisir
- pas de problème, je n'ai pas le choix. Premièrement ta bio ne vaut pas un clou, je pourrais à la rigueur en rédiger deux pages dont tu pourrais faire une lecture muette<sup>2</sup>, soit tu me dis la vérité. Donc, tu me dis la vérité

---

<sup>2</sup> [A.C.T.E. n° 6](#), Lecture de Base, [www.ladam.eu](http://www.ladam.eu)

- c'était une cité de merde
- pas le gentil pavillon de banlieue ?
- non, une cité de merde, avec des problèmes de cité de merde. Tu ne peux pas connaître ça, toi. A la rigueur tu as vu un reportage ou deux, tu sais bien ce que je veux dire, un reportage à la con, puant de bons sentiments avec des sociologues, à la fin, qui nous expliquent l'origine des problèmes, le racisme, la misère, la religion, l'inculture. Ils ont des têtes à fumer la pipe, si c'était encore autorisé, un sur deux, l'air pénétré, tirerait sur sa pipe avec un air intelligent...
- je peux prendre des notes ?
- non. C'est tout ce que tu connais de ma vie. Dans la réalité, tu sais, celle avec des « aspérités », ça fait mal dans tous les sens, tout est codé là-bas, mais avec des codes tout petits, tout simples, mais très réducteurs. On ne peut rien faire, les codes l'ennui et la peur. La cité est le seul endroit au monde où tu peux vivre simultanément la peur et l'ennui...
- et...
- et... mon père buvait, ma sœur avait treize ans
- et...
- pauvre con ! mais que penses-tu qu'il puisse se passer entre un vieil ivrogne raté et une gamine de treize ans belle comme le jour ?
- tu veux dire que ton père...
- a abusé d'elle, oui. Je l'ai vu de mes propres yeux. Une nuit j'ai entendu du bruit, je me suis levé...
- ...
- il m'a vu aussi. Il s'est rembraillé et est retourné auprès de ma mère, dans leur chambre
- qu'est-ce que tu as fait ?
- je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai consolé ma sœur comme j'ai pu. Mais je ne savais pas faire. Elle a pleuré longtemps en gémissant, je me suis penché sur elle, je l'ai prise dans mes bras et j'ai pleuré. Comme tout à l'heure
- et...
- le lendemain vers le soir, alors que je regardais la télé, mon père n'était toujours pas rentré, pourtant ce n'était pas le travail qui le tuait, je ne sais pas pourquoi mais j'ai ouvert la porte d'entrée. Il était là, accoudé au montant de la cage d'escalier – nous habitions au sixième sans ascenseur pour cause de panne chronique –, essoufflé... et bourré. Je me suis trouvé juste derrière lui, je lui ai dit « faut que je te parle », il a baragouiné je ne sais plus quoi. J'ai senti monter en moi une colère énorme, comme un raz de marée, ou un volcan, un truc puissant

quoi, je l'ai attrapé par les fesses et l'ai fait basculer par-dessus la rambarde. J'ai entendu le « ploc » six étages en dessous. Je suis retourné regarder la télé

- ...
- maintenant tu sais, mister Freud
- qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?
- oh pas grand-chose, les flics ont mené une enquête de dix minutes, comme mon père était connu de tous comme alcoolique, ils ont conclu à l'accident
- et après ?
- après rien, on est restés ma mère ma sœur et moi dans la même cité, dans le même immeuble, dans le même appartement. On a continué à vivre comme si de rien n'était. Ma mère et ma sœur n'ont jamais su la vérité. Ma sœur, peut-être, se doute de quelque chose, mais de toute façon, je ne dirai jamais rien... Tu es le seul à savoir. D'une certaine manière, j'ai fait de toi mon complice
- pourquoi pas. Mais dans le fond, qu'espérais-tu en venant me voir ?
- que tu réécrites ma vie
- mais tu sais bien que cela n'est pas possible
- ce n'est pas grave, j'aurais essayé...
- et tu vas faire quoi, maintenant ?
- trouver un autre « nègre », un de ceux qui ont plus d'imagination que toi...
- bonne chance
- salut !

### III

Il est des divertissements plus légers, j'en conviens. La relation au « nègre » est assez proche finalement de celle avec un confesseur. Avec toutefois la différence qu'avec le « nègre » on n'est pas pardonné. Par contre on peut lui raconter les mêmes mensonges...

Imaginez ce que sait – ou « savait », la confession n'a plus le vent en poupe, les gens préfèrent les « psy » à ce jour – un curé de campagne. Dans un village de moins de 1000 habitants, il sait qui ment (globalement tout le monde) à qui, qui escroque qui, qui trompe et couche avec qui... Cela lui confère un pouvoir non négligeable et lui permet – dans une certaine mesure – d'intervenir dans la vie politique du village, comme l'avait montré la série de films de Dom Camillo de manière un peu grossière, caricaturale. Alors, me direz-vous, un « nègre » aurait le pouvoir d'agir, de peser sur la vie littéraire et artistique... Eh bien non, les « nègres » ne forment pas une corporation, la loi du silence règne et les lecteurs ignorent qu'un livre sur deux n'est pas écrit par son auteur. Les éditeurs veillent à ce que le silence soit respecté et malheur au « nègre » qui voudrait parler. Tout d'abord il ne trouverait plus jamais de travail – le monde de l'édition est une vraie corporation, elle – et qui sait, peut-être bien que certains éditeurs pourraient à l'occasion se transformer en Ku Klux Klan pour « nègre » et en sacrifier un, à la nuit tombante, pour l'exemple. J'exagère ? Oui bien sûr, c'est mon métier non ? Je force le trait et j'arrondis les angles. Mais c'est la règle du jeu. D'ailleurs personne ne connaît de « nègre » hormis les éditeurs. Voici le mode opératoire : lorsqu'une personne – quel que soit son âge ou son milieu social – devient *people* et qui plus est *people bankable*, c'est-à-dire que son nom peut faire vendre des produits dérivés, un éditeur le contacte pour qu'il écrive un livre. Bien entendu, pour l'éditeur cela peut s'avérer une opération très rentable mais à très court terme. En effet, ces *people bankable* ne conservent une notoriété que pendant un laps de temps restreint. Nous ne sommes plus dans les années soixante durant lesquelles un artiste devenait célèbre pour longtemps, construisait une carrière durable. Maintenant ces *people* ne sont plus que des produits jetables.

Donc lorsque quelqu'un est repéré par un producteur et un éditeur, on lui propose d'écrire un livre et on l'expédie chez un « nègre ». Naturellement, le producteur et l'éditeur se sont entendus au préalable pour faire sortir certains traits de la personnalité de cette personne, voire même – si nécessaire – de l'inventer. Eh oui, il s'impose d'inventer lorsque ce *people* est âgé de vingt ans, n'a pas obtenu sa part de célébrité par une « qualité » artistique, morale ou sportive mais seulement parce qu'il bénéficie d'une belle petite gueule et qu'il a été sélectionné pour passer dans une émission télé à la con genre « radio-crochet » ou *reality-show*. Nous lui inventons donc, le producteur, l'éditeur et moi, un profil psychologique – à son avantage bien sûr – une histoire,

une *story-telling*, quelques drames dans son enfance, divorce, décès d'un parent, adoption, etc. Toutes ces choses qui ne reposent en aucun cas sur la raison, mais sur l'émotion. Jusque-là, ça va, mais le plus étrange, c'est que je pense que le public n'est pas dupe et qu'il croit en cette histoire parce qu'il a envie de la croire, comme on croit à un conte de fée, ou à un personnage de roman ou de film. C'est un jeu de dupes où personne n'est dupe. On trouve là une étrange interférence entre réalité et fiction. Et ce jeune *people* que devient-il ?

C'est bien là que les problèmes commencent pour lui. Soit il est psychologiquement très solide et lucide et prend ce qu'il y a à prendre, du plaisir et de l'argent, pendant un temps très bref et sait utiliser habilement ce petit capital pour construire sa vie. Malheureusement, ce cas est très rare. Généralement, cette réalité et cette fiction s'entrechoquent violemment et la personne n'est plus capable de faire la part des choses et imagine inscrire cet état dans le temps. La chute est dure, la « vraie réalité » - après la courte période de succès - n'est pas supportable et c'est l'alcool, la drogue, le suicide parfois, qui pallient au manque. Manque de rêve, troubles affectifs - le succès permet d'être « aimé », mais ce n'est pas la personne qui est aimée, mais son image -, modification de la personnalité qui la coupe de ses anciens amis (ceux d'avant le succès), de sa famille.

C'est alors affaire de goût : le miel fait place à l'amertume.

Longue dégringolade dans l'indifférence et dans l'oubli.

Il devient difficile de reconnaître son propre visage dans un miroir déformant qui répète inlassablement « c'est toujours toi la plus belle, le plus beau ». Si chacun d'entre nous n'y veille pas, nous découvrirons alors que nos gènes ne nous appartiennent plus, que les laboratoires auront déposé des brevets et que nos images ne seront plus des reflets de nous-mêmes mais des succédanés, des clones d'êtres que nous ne sommes pas (plus), à la merci d'un mécanisme marchand destructeur.

Nous œuvrons (j'œuvre) à la construction de l'éphémère et de l'imaginaire sombre qui nous préparent à des lendemains qui ne chanteront plus.

Mais heureusement, un « nègre » peut également faire des propositions de service

## IV

3 mai 2011

Pierre de Mirecourt,

Nègre vacataire

à

Monsieur Nicolas Sarkozy,  
Président de la République

Monsieur le Président,

J'ai constaté, comme la plupart des Français, un certain laisser-aller dans vos discours les plus récents, tant sur le fond que sur la forme. Nous connaissons tous par médias interposés vos actuelles « plumes » - « plume » étant le terme élégant pour désigner la noblesse en matière de « négritude » - . Moi-même je ne suis que « nègre » mais ma plume semble infiniment plus acérée, concise, précise, efficiente et habile, que la plupart de vos « plumes ».

Naturellement, monsieur le Président, rien ne vous contraint à le croire mais tout devrait vous pousser à me prendre à l'essai.

Lorsque j'évoque « un certain laisser-aller » je n'ose trop m'étendre sur le corollaire de cette incurie : les résultats des dernières élections. Ils sont désastreux. Mon but n'est pas – loin de moi cette idée – de remuer le couteau dans la plaie, voire dans la plèvre, mais de vous inciter à abandonner ce système que vous aurez certainement envisagé, en un temps, comme nouveau, innovant : la « plume ».

Nous autres, les « nègres » avons un usage assez particulier des plumes : les tremper non pas dans l'encre mais dans le goudron... La culture - en matière d'art contemporain - que vous avez affichée lors de votre visite à Eurodisney en compagnie de votre, alors, future épouse, me laisse à penser que vous avez lu avec beaucoup d'attention la bande dessinée « Lucky Luke ». Vous devez avoir encore en mémoire, la manière dont sont traités, dans la cité, les indésirables : trempés dans le goudron et recouverts de plumes, hissés sur un rail de chemin de fer et raccompagnés hors de la ville...

Monsieur le Président, vos plumes sont de drôles d'oiseaux et je vous incite à vous en débarrasser au plus vite. De plus, je ne saurai trop vous encourager à méditer ce proverbe indonésien : si en musique une noire vaut deux blanches, en littérature un « nègre » vaut deux plumes...

Recevez, monsieur le Président, l'expression de mes plus respectueuses salutations.

- allo, je suis John Arobas<sup>3</sup>, je voudrais parler à monsieur Pierre de Mirecourt
- c'est moi
- je suis un fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, vous avez envoyé un courrier au Président
- c'est exact
- peut-on se voir demain
- entendu, disons 14h
- je préférerais 8h
- ok, à demain

John Arobas est arrivé à 8h tapante.

Elégant, courtois et distant de par sa fonction et son caractère. La poignée de main rapide et sèche, son regard tenait de la fouine autant que du kangourou. Après les présentations d'usage et avoir précisé qu'il était le « monsieur numérique » du ministère de l'Intérieur... j'ai pensé très brièvement que j'étais le « monsieur alphabétique » d'aucun ministère...

- je souhaite entrer dans le vif du sujet. Le Président a bien compris votre offre mais avant de vous proposer le travail auquel vous prétendez, il voudrait vous mettre à l'épreuve
- je comprends cela
- donc, il vous propose de rédiger un rapport sur la cédille
- la cédille ? quelle drôle d'idée
- ne croyez pas cela monsieur de Mirecourt. Il s'agit d'un travail sérieux. Très sérieux !
- je n'en doute pas, mais je ne peux avancer dans un travail sans en connaître le contexte...
- secret d'état ! voici mon numéro de téléphone : 01 01 01 01 01. Si vous souhaitez avoir des informations complémentaires appelez-moi, mais pas avant demain midi
- il est bien votre numéro... je veux dire, pratique, pour se souvenir...
- ma spécialité est l'informatique, alors...
- je vois, mais quel rapport entre la cédille et l'informatique ?

---

<sup>3</sup> Cf. Paul Pignon, [Apostille 4 à La Base de signatures à été mise à jour](#), p 46, Angel Michaud, [L'affaire Autistique](#), p 9, Lou Vicemaska, [Aguilkia](#), Lad'AM Editions, 2011

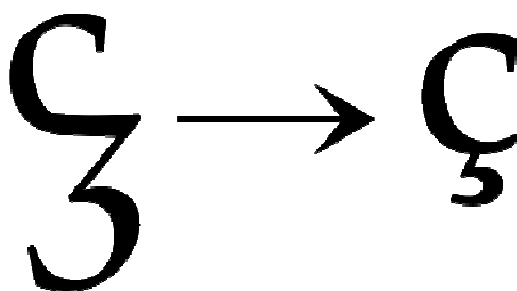
- à vous de le découvrir monsieur de Mirecourt, à bientôt

J'ai déjà écrit pas mal de choses dans ma vie, des articles pour les journaux et les revues, des romans, des mémoires et des thèses<sup>4</sup>, des documentaires, des essais, des biographies, des livres de voyage, de cuisine, etc. Mais c'est bien la première fois qu'on me demande un « rapport » sur un signe comme la cédille...

D'ailleurs, formellement, que dire de la cédille ? Qu'elle est un diacritique de l'alphabet latin. Ce qu'est un signe diacritique ? C'est un signe accompagnant une lettre ou un graphème, le diacritique peut être placé au-dessus (diacritique suscrit), en-dessous (diacritique souscrit), dans ou à travers (diacritique inscrit), après (diacritique adscrit), devant (diacritique prescrit) ou tout autour (diacritique circonscrit).

La cédille est un diacritique souscrit.

Une fois cela établi, il n'y a rien d'autre à dire. Par acquit de conscience j'allai vérifier dans mes épais dictionnaires ce qui aurait pu m'échapper. En effet, je découvris beaucoup d'informations toutes amenant des précisions sur l'usage de la cédille, par langue, par lettre et par usage. Quelques illustrations amusantes ou franchement incompréhensibles – limite kabbalistiques – comme cette représentation de l'origine wisigothique de la cédille :



En cherchant plus avant, je découvris des éléments concernant l'informatique : *L'ASCII de base (version américaine de la norme ISO 646 codant les caractères de 0 à 127) ne contient pas de lettre avec diacritique. A l'époque où c'était souvent la seule page de code disponible, certains simulaient la cédille en plaçant une virgule derrière la lettre : par exemple, ils écrivaient « c, a » pour « ça ».*<sup>5</sup>

---

<sup>4</sup> Angel Michaud, [Retour vers la Base](#), p 62, chapitre 2 « Essai sur les lendemains qui chantent », 2011, Lad'AM Editions

<sup>5</sup> In Wikipédia « [Cédille](#) »



Ecrire ça pour ça est bien mon actuelle situation, mais « ça » est tellement mystérieux que je décidai de téléphoner à John Arobas.

- monsieur Arobas, la mission que vous souhaitez me confier n'est pas suffisamment claire. Si vous voulez que j'avance, il va vous falloir me fournir de plus amples explications
- entendu. Connaissez-vous un groupe qui se fait connaître sous les noms de « Lad'AM » ou « La Base » ?
- ça me dit vaguement quelque chose...
- ils ont créé un site Internet, [www.ladam.eu](http://www.ladam.eu), et prétendent exercer dans un genre assez particulier et plutôt confidentiel : la littérature expérimentale hypertexte. Les connaissez-vous ?
- oui mais sans plus, comme ils n'ont pas fait appel à mes services...
- nous exerçons sur eux une surveillance quasi-continue depuis la fameuse histoire de la B.A.S.E.<sup>6</sup>
- ah oui, en effet, cette « plus grande bibliothèque du monde »...
- un fiasco... nous avons découvert en soumettant tous leurs textes à un logiciel spécial qu'ils avaient une utilisation particulière du « ç »...
- comment cela ?
- je ne peux vous en dire plus... Vous sentez-vous capable de mener à bien cette enquête ?
- je suis « nègre », pas enquêteur...
- tant pis pour vous

Désagréable, le ton de John Arobas...

- me menaceriez-vous ?
- pas du tout, simplement le président sera déçu que vous n'acceptiez pas son offre
- je lui ai offert mes services de « nègre », pas d'enquêteur, je vous l'ai déjà dit...
- tant pis, restons bons amis, mais par curiosité observez avec attention toutes les 1ères de couvertures des documents de Lad'AM Editions, certaines choses vous étonneront...
- promis, j'irai voir, à l'occasion. *Restons bon amis* donc... au revoir
- à bientôt

---

<sup>6</sup> Paul Pignon, [\*Apostille 4 à La Base de signatures a été mise à jour\*](#), Lad'AM Editions, 2011

## VI

9 mai 2011

Pierre de Mirecourt,

Nègre vacataire

à

Monsieur Nicolas Sarkozy,  
Président de la République

Monsieur le Président,

J'ai eu le plaisir de constater que vous aviez reçu mon courrier du 3 mai. Je suppose qu'une des conséquences de la bonne réception de ce courrier est ma rencontre avec le très courtois et très élégant John Arobas. Je suppose que celui-ci aura mal compris vos desiderata car il souhaitait m'orienter vers une enquête sur la cédille... Je suis tout à fait persuadé que jamais vous ne lui auriez donné un ordre aussi saugrenu, j'ai donc décliné son offre. D'ailleurs toute déclinaison a son revers ou ses excès pouvant aller même jusqu'à un phénomène de mutation d'un lexème !<sup>b</sup>

Je sais, monsieur le Président, qu'en aucun cas vous ne souhaiteriez atteindre un tel objectif paroxystique...

Vous avez déjà bien assez de soucis comme cela avec les centrales nucléaires, les scores tristement prometteurs du Front National, le désordre de l'UMP et aussi – à ce que m'a confié monsieur Arobas – une certaine contestation au sein même de votre parti... Vous ne seriez, toujours aux dires de monsieur Arobas, plus le candidat le plus représentatif des valeurs de votre gouvernement...

Naturellement cela ne me regarde pas, et vous pouvez compter sur ma discrétion, mais je reste néanmoins à votre disposition pour un emploi (officiel, pas fictif) de « nègre ».

Recevez, monsieur le Président, l'expression de mes plus respectueuses salutations.

PS/ A propos du proverbe cité en référence dans mon courrier du 3 mai, il n'est pas indonésien mais coréen.

## VII

- allo bonjour, je voudrais parler à monsieur Pierre de Mirecourt
- c'est moi
- je vous expose mon problème : je suis un dictateur africain anonyme et souhaite créer une bibliothèque publique. Pouvez-vous m'aider à l'organiser ?
- pardon ???
- je recommence : je suis un dictateur africain anonyme et souhaite créer une bibliothèque publique. Pouvez-vous m'aider à l'organiser ?
- mais les dictateurs africains ou non ne créent pas de bibliothèques en général...
- en effet, je n'aime pas beaucoup les livres sauf pour la fête annuelle de mon pays où nous organisons un gigantesque autodafé Place de la Libération, c'est joyeux
- je vois... Mais vous savez, je n'y connais pas grand-chose en bibliothèques, à la rigueur comme usager...
- pourtant on m'a dit que vous étiez un « nègre », donc un spécialiste de la documentation donc un spécialiste des bibliothèques...
- « on » ?
- John Arobas
- ah je vois... il y a de la vengeance dans l'air... vous fréquentez John Arobas, heu non, John Arobas vous fréquente ?
- de nos jours tout le monde fréquente tout le monde
- mais pourquoi voulez-vous créer une bibliothèque publique ?
- mes amis et conseillers et qui sont parfois les mêmes me poussent à développer le tourisme dans mon pays et pour cela je dois me revêtir des oripeaux de la démocratie, je vais également créer un Musée d'Art Contemporain, un théâtre, une cinémathèque et repeindre mes prisons avec des couleurs attrayantes voire chatoyantes...
- c'est charmant... vous allez les insonoriser aussi ?
- c'est inutile, nos prisonniers ne restent que peu de temps. Le temps d'avouer
- franchement, je ne suis pas intéressé par votre projet
- franchement, vous n'avez pas le choix, bonne soirée.

Un vrai cauchemar. Après quelques heures de réflexion, je faisais parvenir au « dictateur anonyme » le courrier suivant :

Monsieur le dictateur anonyme,

Veillez trouver ci-joint un projet pour organiser votre bibliothèque dans les mêmes conditions que les démocraties les plus avancées. Je vous prie de bien vouloir verser mes émoluments à monsieur John Arobas qui ne doit pas manquer de posséder un compte en Suisse dont, de mémoire, vous devez connaître le numéro.

Merci d'avance.

Pierre de Mirecourt, « nègre » corvéable

### Comment organiser une bibliothèque publique

- 1. Les catalogues seront subdivisés au maximum : on veillera à séparer le catalogue des livres de celui des revues, et ceux-ci du catalogue par matière, ainsi que les ouvrages d'acquisition récente des ouvrages d'acquisition plus ancienne. Si possible, l'orthographe de ces deux derniers catalogues sera différente ; par exemple, le mot Hiérarchie prendra un H initial dans les acquisitions récentes et un I dans les acquisitions anciennes ; dans les acquisitions récentes Tchaïkovski s'écrira avec Ć, tandis que les acquisitions anciennes l'écriront à la française, avec Tch.*
- 2. Les matières seront définies par le bibliothécaire. Les livres ne porteront pas sur le colophon une indication sur les sujets sous lesquels ils sont répertoriés.*
- 3. Les cotes seront intranscriptibles, si possible interminables, afin que le lecteur n'ait jamais la place d'inscrire sur sa fiche la dernière indication qu'il croit sans importance ; ainsi, le magasinier pourra lui restituer la fiche incomplète pour qu'il la remplisse à nouveau.*
- 4. Le temps d'attente entre demande et remise des livres sera très long.*
- 5. On ne donnera jamais plus d'un ouvrage à la fois.*
- 6. Les livres demandés au moyen d'une fiche et remis par le magasinier ne pourront être emportés en salle de consultation ; ainsi, il faudra partager sa vie en deux temps fondamentaux, celui de la lecture et celui de la consultation. La bibliothèque découragera le lecteur de plusieurs livres, cela risquant de provoquer de dangereux strabismes.*
- 7. Autant que faire se peut, les photocopies brilleront par leur absence ; au cas où il en existerait une, son accès sera une entreprise longue et laborieuse, son coût sera supérieur à celui des papeteries, et tout tirage limité à deux ou trois pages.*
- 8. Le bibliothécaire considérera le lecteur comme un ennemi, un fainéant (sinon, il serait au travail), un voleur potentiel.*

9. *Le bureau des renseignements sera inaccessible aux lecteurs.*
10. *Tout sera mis en œuvre pour décourager le prêt.*
11. *Le prêt inter-bibliothèques sera impossible, ou en tout cas il prendra des mois. Mieux vaut garantir l'impossibilité de connaître le contenu des autres bibliothèques.*
12. *En conséquence de tout ce qui précède, les vols seront très faciles.*
13. *Les horaires coïncideront absolument avec ceux du travail, établis après accord préalable avec les syndicats : fermeture totale le samedi, le dimanche, le soir et aux heures des repas. Le pire ennemi de la bibliothèque est l'étudiant salarié ; son meilleur ami, l'érudit local, celui qui a sa bibliothèque personnelle, n'a donc aucun besoin de venir à la bibliothèque et qui, à sa mort, lèguera tous ses livres.*
14. *Il sera impossible de se restaurer à l'intérieur de la bibliothèque, de quelque manière que ce soit ; il sera tout aussi impossible de se restaurer à l'extérieur de la bibliothèque sans avoir déposé au préalable tous les livres reçus en prêt, si bien qu'on sera obligé de les recommander après être allé boire un café.*
15. *Il sera impossible de réserver son livre pour le lendemain.*
16. *Il sera impossible de savoir qui a emprunté le livre manquant.*
17. *Autant que faire se peut, pas de toilettes.*
18. *Idéalement, l'usager devrait être interdit de bibliothèque ; en admettant qu'il puisse y pénétrer – jouissant de manière pointilleuse et antipathique d'un droit obtenu en vertu des principes de 89 mais qui reste encore étranger à la sensibilité collective –, en tout état de cause il ne doit et ne devra jamais, sauf à traverser rapidement les salles de consultation, avoir accès aux arcanes des travées.*

NOTE RESERVEE. *L'ensemble du personnel sera physiquement diminué car il est du devoir d'un service public d'offrir des emplois aux citoyens porteurs d'un handicap (on étudie actuellement l'extension d'une telle obligation au Corps des Pompiers). Avant tout, le bibliothécaire idéal devra boiter afin d'allonger le temps s'écoulant entre le prélèvement d'une fiche de demande, la descente aux souterrains et le retour. Quant au personnel chargé de grimper aux échelles donnant accès aux rayonnages les plus élevés, à huit mètres de haut, il est fortement recommandé de remplacer leur bras manquant par une prothèse munie d'un crochet, et ce pour d'évidentes raisons de sécurité. Le personnel totalement dépourvu de membres supérieurs remettra l'ouvrage en le tenant entre les dents (une telle disposition risque toutefois d'empêcher la remise de volumes supérieurs au format in octavo).<sup>7 c</sup>*

---

<sup>7</sup> Umberto Eco, *Comment voyager avec un saumon*, Grasset, 1997

## VIII

On sonne à la porte et je n'attends personne, le facteur pour un recommandé, un représentant de commerce, un voisin dans le besoin, une erreur, Mozart qui vient faire le bœuf, Raymonde Lalumète, réconciliée avec ses démons et son mari, Lou Vicemaska inquiète de la disparition mystérieuse et brutale d'un de ses liens hypertexte, un hasard, une erreur, un malentendu, une entourloupe, un aménagement fortuit de mon présent.

- bonjour, je m'appelle Pascal Desfarges

Assez élégant, sobre mais sans recherche excessive de sobriété, pas ringard, souriant communicant, avenant.

- c'est John Arobas qui vous envoie ?

- heu non... c'est qui ?

- vous travaillez pour le ministère de l'Intérieur ?

- pas du tout, pourquoi ?

- alors vous pouvez entrer

En général, mes clients téléphonent toujours pour prendre rendez-vous.

- que puis-je pour vous ?

- voilà, j'ai un problème qui n'en est pas un mais qui en l'occurrence est handicapant...

- je vous écoute

- je suis illettré, totalement analphabète

- la plupart de mes clients le sont mais l'ignorent, vous avez au moins l'avantage de la lucidité.

Mais pourquoi cela est-il « un problème qui n'en est pas un » ?

- parce que c'est un choix

- un choix ! ? Vous voulez dire que vous avez fait le choix de l'illettrisme ???

- absolument

- mais comment cela est-il possible ?

- c'est très simple, mon père était professeur de philosophie et lorsque j'étais tout petit, je l'ai entendu discuter avec l'un de ses amis, sur ce passage où Socrate *via* Platon évoque l'écriture comme une « sous-mémoire ». Cela m'a profondément marqué et j'ai, depuis lors, toujours refusé d'apprendre à lire et à écrire

- bon bon... vous êtes atypique comme personnage

L'atypisme n'est pas un genre en soi, souvent c'est pour éviter de dire « excentrisme ». Le centre, c'est rassurant et l'épicentre moins. *La recherche du centre, d'un centre, de notre équilibre est notre chute dans un tonneau des Danaïdes : un gouffre sans fond. Nous courrons, ombres vagues, autour de lui. Nous sommes des tours solitaires : parfois, ces tours n'ont aucune ouverture, parfois une, deux ou plusieurs. Le jeu consiste à ouvrir de nouvelles fenêtres jusqu'au point où il n'y a plus de murs, et la tour s'écroule. Nous pouvons nous mettre alors sur le chemin, à la rencontre d'un autre marcheur, en évitant d'entrer dans la tour d'un autre, d'un autre que l'on vampirisera afin de reproduire le décor de notre ancienne tour.*

*Il faut toujours tomber. Temps de la marche. Temps de la prose.*

*Métamorphose.*<sup>8</sup>

Mais... s'égarer dans ses pensées c'est choir dans un autre sens vers le haut jusqu'à la totale transformation et le traumatisme exquis d'êtreindre trop le soleil ce qui a pour conséquence avec un peu de douleur tout de même de nous faire perdre nos illusions et nos élytres.

- mais... ne savoir ni lire ni écrire... on ne peut suivre normalement une scolarité et moins encore des études... sans indiscretion, que faites-vous comme métier ?
- je suis professeur de philosophie. Tout comme mon père
- ???
- je comprends votre stupéfaction, j'ai l'habitude, je vais vous expliquer. J'ai développé une mémoire tout à fait exceptionnelle, je n'ai ni agenda ni carnet d'adresse, je me souviens de tout. Je suis hypermnésique. J'ai poursuivi des études tout à fait normalement. C'était un peu compliqué au collège et au Lycée, mais à l'université – la Sorbonne – tout s'est déroulé au mieux. Je me suis offert tous les livres de philosophie « lus », généralement destinés aux aveugles et je connais par cœur tout Kant, tout Nietzsche et beaucoup d'autres encore. J'enseigne, « j'écris » des livres, c'est-à-dire que j'ai une excellente secrétaire et n'ai nul besoin de « nègre », moi !
- si je résume, vous êtes venu me dire que vous n'aviez pas besoin de mes services...
- tout au contraire ! J'ai besoin de vous
- je vous écoute
- voilà, il y a peu, je suis tombé amoureux
- ???
- je voudrais que vous écriviez une lettre d'amour destinée à celle pour laquelle je soupire
- heu... pourquoi ne pas demander à votre secrétaire ?

---

<sup>8</sup> Franck Queyraud, in <http://mariannejaegle.over-blog.fr/article-j-accueil-franck-queyraud-a-l-occasion-des-vases-communiquants-66382496.html>

- les « nègres » sont soumis au secret professionnel, les secrétaires non
- mais ce n'est pas mon métier que d'écrire des lettres d'amour ! Je ne suis pas écrivain public, j'écris des romans, des essais, des articles de toute sorte, des bio ou autobiographies, mais pas de lettres d'amour ! En tout cas pas pour les autres...
- vous ferez bien une exception... Regardez, je vous donne l'opportunité de faire l'expérience de l'empathie... de la *vraie* empathie, pas celle qui consiste à se rapprocher de la sphère affective de l'autre, non, celle qui consiste à *prendre* le cœur de l'autre, brièvement, comme une greffe transitoire, momentanée. Une sorte d'expérience affective intérimaire...
- vous êtes vraiment prof de philo, vous...
- vous êtes d'accord ?
- je veux bien essayer mais je suppose que vous savez déjà *par cœur* ce que vous voulez dire à votre Dulcinée...
- justement non, pas vraiment, je compte sur vous
- monsieur Desfarges, je ne peux écrire cette lettre sans indication... que voulez-vous lui dire ?
- que je l'aime
- le sait-elle déjà ?
- non, je suis très timide
- bon. Je commence : *Ma chère... comment s'appelle-t-elle ?*
- Simone
- je reprends : *Ma chère Simone, je te croise ici et là et chaque fois le temps s'arrête...*
- c'est très bon, ça ! c'est exactement ce que je veux, continuez
- donc : *Ma chère Simone, je te croise ici et là et chaque fois le temps s'arrête, ce qui procure la possibilité de s'en saisir – le temps saisissable est immortel –, (j'essaye de faire philo...) je me pose devant ma table avec ton image dans mes yeux et ton sourire dans mon cœur...*
- génial ! absolument génial ! encore !
- *Il y a peu, je me suis enorgueilli de te connaître, de te croiser, de te saluer, de prendre ta main si douce que maintenant le reste du monde est devenu rêche, les couchers de soleil ont à la place du cœur une pierre ponce, le miel un goût de Javel et le rubis la couleur et l'odeur de la fosse à purin. La musique de Mozart est devenue plate et lisse au point qu'on la confond avec celle de Richard Clayderman ; cela ne peut durer, ma mie... Je cours à ma perte sans toi, ton absence est aussi pesante que l'enclume et aussi frappante que le marteau (c'est peut-être un peu trop là, on affînera après). La cascade qui autrefois jetait sur nos visages des ondes d'eau ne gicle plus que du sang et du mauvais vin de supermarché, celui avec une étiquette criarde. Les étoiles se sont éteintes une à une – à chaque fois que je croise ton regard magnifique –, le ciel est devenu noir*



*comme mes habits et un peu rouge aussi, comme mon cœur<sup>d</sup>. Je me dois de te le confesser, Simone, je t'aime ! Je t'aime à la folie et serai pour toi capable de tout, de me jeter, tel cet hippopotame laineux, du haut de la falaise pour en finir avec ces jours sans toi. S'il le faut, je me peindrais en vert et te parlerais en vers (c'est pour faire poète) pour qu'enfin tes yeux saisissent les miens et les gardent pour toujours. Je m'ouvrirais les veines au-dessus du Pacifique pour que mon cœur liquide vienne échoir sur la plage de sable fin, à tes pieds... Je t'en supplie Simone, réponds-moi. Ton tendre Pascal. Ça va ?*

- c'est absolument parfait. Combien vous dois-je ?
- heu... rien si vous me promettez de ne jamais revenir
- c'est promis

En accordant la gratuité de cet « acte », j'espère ainsi faire en sorte que cette histoire n'ait jamais existé. C'est fou comme l'argent fait exister les choses, c'est même là une grande préoccupation pour beaucoup de monde : investir dans la pierre - ça c'est du concret -, acheter une belle voiture et des vêtements de marques confèrent aux choses une apparence recherchée.

Chaque jour que le hasard fait, il me semble avoir tout vu, tout vécu, tout connaître sur la nature humaine, et chaque jour qu'aléa cimente déconstruit mes idées reçues, et c'est très bien ainsi.

Afin de préserver l'essentiel, il faudrait tout d'abord le définir, puis le redéfinir, en longueur, en boucle car on se doit d'espérer dans les lendemains qui chantent, même si a priori demain le temps sera plus vieux, la chanson plus nostalgique et la voix plus enrouée,

mais l'amour

## IX

« Le temps est un être insaisissable, comme visqueux, moite et malfaisant. Tout le monde a absolument tout dit sur le temps, chaque chose et son contraire :

« Le Temps nous égare, le Temps nous étreint, le Temps nous est gare, le Temps nous est train »<sup>9</sup>

« Le temps mûrit toute chose ; par le temps toutes choses viennent en évidence ; le temps est père de vérité »<sup>10</sup>

« Le temps découvre les secrets ; le temps fait naître les occasions ; le temps confirme les bons conseils »<sup>11</sup>

Le mieux, c'est de le faire chanter. Oui, chanter... vous savez, le chantage... ce truc odieux destiné à extorquer quelque chose à quelqu'un en utilisant un moyen de pression quelconque. Une pression sur le temps et hop ! Il bascule en accélérateur, de particule en particule. L'accélérateur est la noblesse du temps, il confère, outre la particule, la notoriété de l'excès de vitesse impuni ; il n'est en effet pas prévu au code de la route qu'une contrainte, c'est-à-dire une règle, quelconque soit applicable au temps. Faire chanter le temps, voici une idée exploitable à condition de découvrir ce qui exerce une pression sur lui. Pour nous sapiens lambda, c'est la mort qui ponctue notre temps quotidien. De fait, nous ne sommes pas immortels et c'est l'émergence de la reproduction sexuée qui contraint à la finitude tout organisme vivant. Donc, pour faire disparaître la mort il faut se passer de sexe. La perspective est peu agréable mais c'est là le moyen de pression absolu sur le temps :

pas de sexe, pas de mort, pas de temps

Sentez-vous le temps s'inquiéter d'être, à terme, empêché de passer, et même de ne pouvoir s'arrêter ? Que devient un train s'il ne peut ni passer ni s'arrêter ? Il est remisé dans un hangar sordide en sortie de gare où se réunit la faune interlope des mégapoles en fusion, en fission, en décomposition.

---

<sup>9</sup> Jacques Prévert

<sup>10</sup> François Rabelais

<sup>11</sup> Bossuet

Nous pouvons, si nous le souhaitons vraiment, exercer ce chantage au temps qui nous permettra de le remiser. De toute façon, personne n'est content de ce temps, personne n'est content de « son » temps. C'est comme cela que nous supportons quotidiennement deux catégories de citoyens, ceux, nostalgiques, qui pleurent un passé idéalisé et reconstruit dans les mémoires, et les autres, qui cherchent dans les astres, le marc de café ou la religion, l'hypothétique lendemain qui chante. Je vous remercie. »

Je m'étais déplacé ce jour-là afin d'assister à la conférence du professeur Georges Fawcett pour l'éditeur duquel je devais rédiger une biographie. Eh oui, cette fois c'est l'éditeur qui m'a contacté. Je n'avais que très peu de connaissances sur le professeur. Il est connu, mais il n'y a pas de « pic » dans sa carrière. Il donne l'impression d'avoir toujours été connu, depuis... depuis quand en fait ?

J'allais le savoir rapidement, j'avais rendez-vous avec le professeur à l'issue de la conférence

- bonjour, vous êtes Pierre de Mirecourt, c'est vous qui devez écrire ma biographie ?
- c'est ce que votre éditeur m'a demandé, en effet
- vous aimez votre métier ?
- oui, bien sûr
- pas trop de frustrations ?
- en aucun cas. Vous croyez que les « nègres » sont des écrivains frustrés ?
- je n'en ai pas la moindre idée... je sais que vous écrivez au kilomètre, si vous étiez informaticien, on dirait de vous que vous êtes un « pisseur de codes » !
- j'aime bien cette expression, professeur ! que pourrait-on dire d'un « nègre » ? « pisseur de mots » ?
- « pisseur de mots » me paraît très convenable en effet
- professeur, j'ai besoin de beaucoup d'éléments sur votre vie, votre travail...
- écoutez Pierre, que les choses soient claires entre nous, je suis totalement opposé à cette biographie. Lad'AM Editions vous a contacté sans me demander mon avis. Vous n'êtes sans doute pas sans savoir que sur le site Internet de [www.ladam.eu](http://www.ladam.eu) je n'ai aucun repère biographique. Les seuls éléments que vous pourriez trouver sur moi se trouvent dans *La Base de signatures de virus a été mise à jour* et c'est mon néanmoins ami Angel Michaud à qui je dois cette trahison, cette forfaiture...
- heu... je dois avouer mon ignorance, je n'ai jamais lu La Base, juste une apostille ou deux...

- eh bien vous n'apprendrez rien de plus... D'après Michaud je suis un contemporain de Sigmund Freud, et il prétend également m'avoir rencontré le 31 mai 2061. Je suis président du CHECC<sup>12</sup>. Si vous voulez je peux vous rédiger votre quatrième de couverture « Georges Fawcett, homme du passé, du présent et du futur, est président du CHECC ».
- mais c'est invraisemblable, Freud est né en 1856, il aurait 155 ans aujourd'hui !
- étonnant, non ?
- mais ce n'est pas possible ! dites-moi la vérité professeur !
- la vérité ? quelle vérité ? celle du « vraisemblable » ou du « possible », ces deux mots que vous convoquez sans en connaître le sens, jeune homme !
- tout de même, vous exagérez, professeur, je connais le sens de ces deux mots...
- c'est parfait jeune homme... alors postulons comme « possible » et « vraisemblable » le fait que je sois né au dix-neuvième siècle et que mon âge actuel soit de 155 ans ; ce qui ferait de moi le potentiel et putatif jumeau de Freud et cela, je dois bien l'avouer, ne m'amuse pas plus que cela... maintenant, jeune homme, je vous pose cette question : j'ai bien connu Freud et tous les personnages importants de ce siècle, comme Charles Darwin, ou Victor Hugo... je ne cite ceux-là qu'à titre d'exemple – au moins, ceux-là, je suis sûr que vous les connaissez – mais je pourrais en citer bien d'autres, moins connus, mais tellement plus importants car ils ont fondé ce monde. Voyez-vous où je veux en venir, non, je vois bien que non. Ecoutez jeune Mirecourt ; né en 1856, j'avais quatorze ans à la mort d'Alexandre Dumas Père<sup>e</sup>, cela devrait vous rappeler quelque chose... toujours pas... Bon, alors je vais vous le dire plus simplement : êtes-vous de taille à rédiger la biographie d'un homme qui a vécu l'histoire dans l'ombre et la lumière de tous les acteurs socio-économico-scientifico-politiques d'un siècle et demi ?
- ...
- oui, ça scotche, hein ?
- vu sous cet angle, ça se complique, en effet... pourtant, et je suis sincère, j'aimerais bien écrire votre biographie...
- je n'en doute pas, jeune littéraire, mais vous oubliez quelque chose... Hypothèse deux : avoir 155 ans et le physique plutôt avantageux dont je dispose, pas tout à fait celui d'un athlète de haut-niveau mais qui tend harmonieusement à s'en rapprocher, est « invraisemblable » pour ne pas dire impossible... Donc, la conclusion coule de source et tout porterait à croire que je suis un imposteur. Cela serait, je ne vous le fais pas dire, peu

---

<sup>12</sup> Centre d'Hébergement et d'Etudes du Cabinet de Curiosités. Cf. [Apostille 1 à la Base de signatures de virus a été mise à jour](#). Lad'AM Editions, 2010

« vraisemblable », car je suis connu, j'ai écrit des livres ; donc la question se poserait sous cette forme : je suis **un imposteur de quoi**, au juste ?

- ...
- oui, ça scotche, hein ?
- vu sous cet angle...je ne comprends plus rien, je dois l'avouer...
- vous allez avoir du mal à la rédiger, cette biographie... Je vais éclairer votre lanterne. Non, inutile de me remercier... Avez-vous déjà pensé à faire une recherche approfondie sur ce qu'est l'imposture ? non, bien sûr... Commençons par la définition du dictionnaire : « action de tromper par de fausses apparences ou de fausses imputations ». Ça, vous devriez pouvoir le comprendre, mais si vous le voulez bien, nous reviendrons sur le terme « apparence ». L'étymologie va nous apporter des éléments intéressants, d'autant plus que je suis persuadé que vous ne sauriez quel mot chercher... Eh bien ce mot c'est « pondre ». Et oui, jeune biographe intrépide et ignorant... Pondre : famille du lat. *sinere*, *situs* qui a pris à l'époque class. le sens de « permettre », mais signifiait à l'origine « laisser, placer », sens conservé dans le participe passé employé comme adj. *situs* « placé », le subst. *situs*, *-ūs* « situation » - pardonnez-moi c'est un peu long mais nécessaire pour éclaircir cette « situation » - d'où bas lat. *situatus* et lat. médiéval *situare* le composé *desinere* – vous suivez ? – « laisser là, cesser, finir » le composé *ponere* (issu de \**po-sinere*<sup>h</sup>), *positus* « poser, déposer », d'où *positio*, *-onis* « action de mettre en place », « position », auquel se rattachent plusieurs verbes, préfixés, ainsi que leur dér. en *-positus*, *-positio* : *anteponere* « placer devant » ; *apponere* « placer auprès de » ; *componere* « placer ensemble, concerter » ; *deponere* « déposer, mettre à terre » ; *disponere* « placer en séparant », « mettre en ordre » ; *exponere* « mettre dehors », « mettre en vue » ; *imponere* « placer sur », « donner une charge à quelqu'un », « lui faire endosser un mensonge », d'où bas lat. *impostor* et *impostora* « imposteur » et « imposture »... etc. etc. Inutile, je pense de vous faire un dessin...
- heu... si, je veux bien le dessin...
- je vois... je vous explique : l'imposture est un terme impropre car il est un jugement de valeur. Vous savez, il y a toujours, et cela quel que soit votre environnement, *un objet et vous*, et par rapport à cet objet vous allez adopter une « posture » ou si vous préférez une « position », *anteponere* par exemple « placer devant ». A un moment *quelqu'un* décide (pour vous) que l'emplacement que vous avez adopté est *contre-nature*, il devient non plus une « posture » mais une « imposture ». Si vous voulez écrire ma biographie, il vous faudra oublier les « impostures », adopter et faire la somme de l'ensemble des « postures » afin d'appréhender une vision globale donc *objective* de ce que je suis. Ça va aller ?

- je ne crois pas, j'ai du mal à suivre...
- c'est sans importance... revenez une autre fois... mais... réfléchissez bien... ne trouvez-vous pas que le latin placé bas masque la posture et semble un placebo ?
- ... ???... je ne sais pas... heu, au revoir

Echec sur toute la ligne... Devrais-je envisager de changer de métier ? A la dernière seconde...

- professeur !
- oui
- vous deviez me dire quelque chose sur le mot « apparence »...

Il est des silences qui encombrant l'esprit et congestionnent les sens

- apparence ? *apparere*, disons... par extension... être visible<sup>g</sup>

## X

Lorsque les choses vont mal, voici ce que je fais : tout d'abord je dessine un itinéraire sur le plan de la ville et je m'y tiens. Je marche sans regarder personne et, j'ose espérer, personne ne me voit. Je suis seul dans la ville, je m'intériorise à un point tel que plus aucun son ne me parvient. Je ne récupère que l'essentiel des images rapportées par mes yeux, en deux dimensions, en noir et blanc, juste l'essentiel. Et comme mon parcours est plutôt long, très vite je m'essouffle, je souffre d'arythmie généralisée, mes gestes se saccadent et je m'échevèle.

Une fois ou deux, dans ce genre de situation, il m'est arrivé de ne percevoir que les montres que les gens portent à leur poignet. Je ne sais pas pourquoi. Il me faut bien avouer que c'est tout de même une situation bien étrange, comme je ne distingue plus les rues ni les immeubles et moins encore les voitures, je suis les montres, elles me guident, et je les entends aussi... J'erre alors de tic en tac, de montres d'hommes en montres de femmes, d'horloges en pendules, je flotte entre deux nuages - deux pollutions -, le nez en l'air et les pouces dans les goussets.

Mais bon, voilà, ça peut arriver à tout le monde, non ? Quoi qu'il en soit, j'achève toujours ces sorties désenvoûtantes selon le même rituel, je vais boire un chocolat chaud chez « Gudule ». Gudule est une jeune femme à qui il est arrivé bien des malheurs et qui, pour se reconstruire dit-elle, a ouvert un salon de thé. C'est pour moi un véritable plaisir que de boire un chocolat chaud. Je me laisse tout d'abord envelopper par l'odeur et la chaleur, ensuite, j'y trempe un boudoir, je l'enfonce jusqu'au fond de la tasse, le soulève et le laisse goutter. Rien n'est plus excitant au monde que d'observer la goutte se former sur la partie basse du boudoir tenu bien à la verticale de la tasse. Tout d'abord la goutte existe à peine, on a du mal à la distinguer, puis, petit à petit, alimentée par les liquidités du boudoir, elle s'enfle, semble vouloir tomber et puis non, elle vacille comme une bougie mourante, mais c'est la vie qui gagne la goutte, et finalement – là, il faut bien s'appliquer à regarder – elle se décroche comme à regret de l'ultime miette de sucre engluée dans la partie située à l'extrême sud du biscuit. Enfin, c'est moins intéressant, je bois le chocolat et mange le boudoir et il n'y a plus rien à voir.

Ce soir-là, après ma séance thérapeutique chez « Gudule », je rentrais directement chez moi en dévorant quatre à quatre les marches de ma cage d'escalier. Et là je fus surpris par la présence d'un homme devant ma porte. Il semblait m'attendre. Vêtements sombres, regard sombre et sévère, il était grand et mince. Je risquais un

- bonjour
- bonjour, je suis Angel Michaud
- ah, c'est vous ! je craignais que ce ne soit un acolyte de ce John Arobas...

- oubliez pour un temps John Arobas, je peux vous parler ?
- mais bien sûr, je vous en prie, entrez...
- merci. Dites-moi Pierre, vous êtes content de votre situation ?
- oui, bien sûr, mais vous devez le savoir puisque c'est vous qui l'avez créée. Tout comme moi d'ailleurs, je suis l'un de vos personnages...
- je sais, mais je voulais savoir si vous étiez plutôt content ou très mécontent des rôles que je vous fais jouer...
- disons que mon rôle dans *Retour vers la Base* était très valorisant et, je ne sais pas pourquoi, depuis quelque temps vous me malmenez un peu... par personnages interposés, bien sûr... Récemment j'ai pris une véritable gifle par le professeur Georges Fawcett, ça, ce n'était pas très sympa...
- ne m'en voulez pas Pierre, vous savez bien que cette gifle m'était destinée, entre le professeur et moi, c'est parfois assez... conflictuel
- je sais, mais je ne suis peut-être qu'un personnage, un « nègre » de surcroît, mais j'ai ma dignité !
- alors je vous prie d'accepter toutes mes excuses
- je les accepte bien volontiers, Angel
- pour me faire pardonner, j'ai un travail à vous proposer, un travail sérieux
- oh... voilà qui est parfait, dites-m'en plus
- j'ai un problème. Un problème classique de littérateur type. J'ai trop de personnages et trop d'histoires en même temps, je ne m'en sors pas... alors j'ai pensé à vous parce, si l'on y songe, nous avons un point commun : la capacité à écrire très vite, en racontant n'importe quoi mais avec suffisamment de conviction pour que le lecteur y trouve son compte, vous voyez ce que je veux dire ?
- parfaitement
- alors voilà, accepteriez-vous d'écrire l'Apostille 1 du Système 2 qui se nomme *Essai sur les lendemains qui chantent* ?
- ah Angel ! Rien ne pouvait me faire plus plaisir... ce sera rapide, j'ai déjà les idées dans ma tête, du bon, du solide comme... du vécu... mais...
- mais ?
- cela ne pose-t-il pas problème que de faire écrire - donc inventer - une histoire par un personnage que vous avez vous-même inventé ?
- bof, on s'en fout, qui le saura ?

AM 7 avril 2011



## REFERENCES CONTEXTUELLES ET BIBLIOGRAPHIQUES

---

<sup>a</sup> page 4 Sans doute Angel Michaud fait-il là allusion à Eugène de Mirecourt resté célèbre pour ses démêlés avec Alexandre Dumas père. Il a dénoncé en 1845 dans son pamphlet *Fabrique de romans : Maison Alexandre Dumas & Cie* le fait que l'œuvre de Dumas était écrite par d'autres. Dumas a porté plainte et Eugène de Mirecourt a été condamné à quinze jours de prison et une amende. De fait, le plus célèbre des « nègres » de Dumas, Auguste Maquet a rédigé – pour une bonne part – *Les Trois Mousquetaires*, *Le Comte de Monte-Cristo* et *Vingt ans après*. (source : Wikipédia)

<sup>b</sup> page 18 Le lexème (aussi appelé unité lexicale par le Conseil supérieur de la langue française et de nombreux grammairiens et lexicographes) est le morphème lexical d'un lemme, c'est-à-dire une unité de sens et de son qui n'est pas fonctionnelle ou dérivationnelle. Le lexème renvoie à une notion abstraite ou concrète indépendante de la situation de communication. C'est un synonyme de radical dans la plupart des cas, surtout utilisé dans le cadre de la lexicologie en synchronie. En effet, diachroniquement, radical et lexème peuvent ne pas coïncider. (source : *ibid.*)

<sup>c</sup> Page 21 Dans sa préface, Umberto Eco écrit ceci : « Ainsi, les textes publiés sous la rubrique *Modes d'emploi* [ce qui est le cas dans ce texte proposé au lecteur] doivent-ils être lus comme une contribution à l'analyse de la bêtise qui nous submerge, dans la culture et la vie quotidienne. En ce sens, ce sont des écrits réalistes, si réalisme signifie décrire ce qui existe et qui se voit – même quand le ton est celui d'un récit de science-fiction. La stupidité des autres nous indignent, mais le seul moyen de ne pas y réagir stupidement est de la décrire en savourant la grande subtilité de la trame ».

<sup>d</sup> Page 25 Léo Ferré *in* Et... Basta !

<sup>e</sup> page 28 Cf. note a

<sup>f</sup> page 29 Les mots précédés d'un \* sont d'origine indo-européenne.

<sup>g</sup> page 30 Sous la « plume » d'Angel Michaud, et à ce que nous en savons, l'acception connotative de « être visible » est « être vivant ». Bien entendu, nous n'avons aucune preuve de ce que nous avançons, ce sont des « on-dit »... Il semble important également de préciser que « être visible » s'oppose à « être invisible » qui est la nature même du « nègre ». G. Fawcett proposerait-il à Pierre de Mirecourt de glisser de l'ombre à la lumière, de l'anonymat à renommée ?